

La Contr'amyé
DE COURT :
PAR
Maistre Charles Fontaine
Parisien.

L'AUTHEUR.
Qui, fors Sulpice, entreprendra
De m'imprimer, il mesprendra.

[Marque de l'imprimeur]

A Lyon, chez Sulpice Sabon :
POUR ANTOINE CONSTANTIN
Avec Privilege pour un an.

[a 1 v°]

A TRESILLUSTRE, ET
Treshumain Prince & Prelat,
Monseigneur,

Monseigneur Reverendissime
le Cardinal de Lorraine.

La grand amour que ton hault cueur tousjours
Porte a Vertu, aux Lectres, & lectrez,
La grand amour qui scait donner secours
Aux gens scava[n]s, qui de toy rencontrez
Sont & en biens, & en honneurs entrez :
L'amour de tous qui vers toy tant reluyt,
De toy en eulx plus que cler jour luyt,
Ceste amour sainte, & d'immortelle essence
(Prelat ayme) m'admonneste, & m'induyt
Te presenter d'amour ceste deffense.

[a 2 r°]

La Contr'amyé
DE COURT.

QUAND je congneu que l'Amye de Court
Blasmoit l'Amour, dont encor le bruit court
Qu'amour n'est rien que sainte poesie,
Ou mesmement que folle fantasie :
Je dy en moy, Ha n'oseray je point

Deffendre Amour que l'on blasme en ce point ?

S'il est permis detracter, & mesdire,
Combien plus fort le louer, & bien dire ?
Puis j'addressay envers luy ma priere,
Disant tout hault, & en ceste maniere :

O dieu Amour, si tu m'as fait sentir
Comment ton traict peult tout assubjectir,
Si tu maintins en honneur, & lysesse,
Heureusement la fleur de ma jeunesse,
Si d'un vray cueur ton pouvoir, je revere,
Et si en toy (mon seul espoir) j'espere, [a 2 v^o, p. 4]
Inspire moy. Ainsi de cueur pryant,
Je vey venir l'amour jeune, & riant,
Son beau chef blond de myrte couronné,
De grace, joye, & rys environé,
Tenant en main sa flesche en lieu de sceptre,
Dans un beau cher que Mars preux, & adextre
Luy dona lors qu'eut de Cyrus victoire.
Vingt coulombs blancs en grand triumphe & gloire
Alloient tirant ce beau char precieux,
Autour duquel amour victorieux
Menoit captifz tant jeunes filz et filles,
Et tous navrez de ses flesches subtiles :
Qui menassoit, tenant son arc en main,
Tout cueur a luy rebelle, & inhumain.
Je vey aussi des peuples infinis
Se rendre a luy tous conjointz & unis,
Luy promectans sans fin, foy, & hommage,
Bien qu'il soit nud, & nayt encor d'homme aage.
Du hault des cieulx sa mere, la déesse,
Jectoit sur luy roses, & fleurs sans cesse
Pour de son filz le triumphe enrichir :
Qui quand vouloit ses æsles d'or fleschir
Ou eslever, a son chef tant illustre
A mon advis donnoit merueilleux lustre.
Et d'autre part les roues d'or virées
Rendoient du char les beaultez illustrées.

En tel estat de triumphe, & d'honneur
Me fut de joye & de salut donneur
Amour ce jeune, & ce hardy enfant [a 3 r^o, p. 5]
Amour ce dieu sur tous dieux triumpphant.
Et puis me dit, Or sus fay ton debvior
De soustenir mon honneur, & pouvoir.
Je suys puissant : tu vois de toute taille
Les prisonniers que je prens en bataille.
Honoré suys, tu voys l'hommage, & foy
Des peuples grans, vers moy qui suys leur roy.
Mon char voys plein de richesses haultaines,
Mes æles d'or, & de perles tant plaines.

Et cela dict, les coulombs se virerent,
Et parmy l'air en son char le tirerent.

Tendans en hault voyois leurs blanches æles
Comme d'agent spendissantes, & belles
Pour mouvement avec l'air se combarre,
Et l'air & vent maistriser, & rabbatre.
Tant qu'aux haultz cieulx en fin je l'apperceu
En grand honneurs de sa mere receu.

Vous ne doubtez (ce croy je bien mes dames,)
Si ce propos me mit au cueur les flammes
Pour revenger l'amour que l'on opprime :
Mais vous doubtez (ainsi comme j'estime)
Comment Amour a voulu devaller
En tel honneur, pour ainsi me parler.
Affin que plus de ce vous ne doubtez,
Parlant de moy, dames, cy m'escoutez.
Je vous diray qui je suys, & comment
Le dieu Amour j'ayme parfaitement.
De qui l'honneur, & doctrine ay suyvie
En me rendant a luy toute asservie. [a 3 v^o, p. 6]
En premier lieu fille suys de marchand
Lequel n'estoit usurier ne meschant,
Qu'il soit ainsi, on luy portoit ce nom
Loyal marchand : tel estoit son renom.
Des son jeune aage avoit science acquise
Qu'il estimoit plus que sa marchandise.
Tousjours hantoit les lectres, & lectrez,
Non les grans gens richement acoustrez
Disant ainsi, ces mollement vestuz
Souvent d'autant sesloignent de vertus.
Et quel besoing par les estranges terres
Aller chercher tant d'or, & riches pierres
Pour seulement parer nostre nature
Qui nue vient, & va en pourriture ?

Homme il estoit de petite parolle,
Fors quand de nous il tenoit son escolle.
J'entends de moy, & d'une mienne sœur
Dont il estoit enseigneur, & dresseur.
Du dieu Amour tousjours estoit son chant :
Du dieu Amour tousjours alloit preschant.
Aymez l'Amour (disoit il) mes fillettes,
C'est un grand dieu soyez a luy subjectes.
Ce temps pendant que l'Amour aymeriez,
Pendant que vous ses subjectes serez,
N'en doubtez point Amour vous maintiendra
Heureusement, & tout bien vous viendra.
C'est le seul dieu entre tous autres dieux
Le plus benin, & le plus gracieux.
C'est le seul dieu qui les autres accorde. [a 4 r^o, p. 7]
C'est le seul dieu de paix, & de concorde,
Qui les haultz dieux des hommes offensez
Va appaisant : & (si bien y pensez)
C'est celuy dieu par qui fut fait ce monde,

Qui entretient ceste machine ronde.
Car le soleil, la lune, & les planetes
Qu'on voit au ciel tant belles, & tant nettes
Ne donneroient ca bas leurs influences,
Dont les effectz nous donnent apparences,
Si ce n'estoit qu'Amour le puissant dieu
Les incitast regarder ce bas lieu :
Pour y produyre a nostre utilité
De tous les biens une fertilité.
Les blez, les vins, les arbres, & les fruictz
Viennent de la, & par ce sont productz.

Et pour parler des choses de plus pres,
Les elemens mis en bel ordre expres
Feroient combat, & tresgrande follie,
Si ce n'estoit qu'Amour les joint, & lie.
Et si Amour ne les attemperoit
En nostre corps, la guerre s'y feroit
Le chault voudroit sur le froit dominer :
Le froit voudroit le chault exterminer :
Pareillement le sec avec l'humide
Se combatroit, s'il estoit d'amour vuide.
Dont en noz corps causeroit tel discord
Incontinent maladie, & puy mort :
Si ce n'estoit Amour le dieu puissant
Auquel ilz vont tresbien obeissant. [a 4 v^o, p 8]
Car il a mis, & de tout temps il passe
Son traict par tout, & tout luy donne place.
Il n'y a rien qui a l'amour ne cede :
Et si n'est rien que l'amour ne possede.
Amour par tout son povoir a semé :
Et par ainsi l'un est de l'autre aymé.
Amour par tout sa bonne graine seme,
Et de la vient que toute chose s'ayme.

Vous voyez l'eau qui sans fin, & sans cesse
Par grand amour s'entresuyt, & se presse.
Vous la voyez, combien que soit pesante,
Haulser saouvent par une amour puissante
Dans un canal, & contre sa nature
Monter en hault, fournir tant qu'elle dure :
S'entresuyvant ou elle prent son cours
Pour s'entreyder, & se donner secours :
Pour se serre, & conserver en estre,
Et cela fait amour qui en est maistre.
Tout ainsi fait le feu vif esclerant,
Il va lamour envers soy declarant
Quand luy subtil tout en un corps s'assemble,
Fortifiant flamme avec flamme ensemble
Pour mieulx la hault en son vray lieu voler,
Et moins sentir l'humidité de laer.

Semblable cas on peult voir en la terre,
Qui se munit, se consolide, & serre

Incessamment par la loy d'amour grande,
Qui de tout temps luy ordonne, & commande.
N'estimez donc quand l'eau le feu atteint [a 5 r^o, p. 9]
Si en l'instant le tue, & le destaint
Que cela face ayant le feu en hayne :
Non, mais elle est d'une amour de soy pleine,
Et autre chose elle n'entend, & veult
Que tel que soy le rendre s'elle peult.
Car le desir naturel est en elle
D'amplifier sa froideur naturelle.
S'elle pavoit proceder autrement
Bien le voudroit sans nuire aucunement.

Mais pensez vous quand par cas d'aventure
La maison chet sur quelque creature,
Qu'elle se vienne ainsi esvertuer,
Et qu'elle tombe affin de le tuer ?
Ne pensez pas que son hoste elle haye
En le tuant, ou en luy faisant playe.
Mais elle s'ayme, & va querant le centre
Et le milieu de la terre, ou elle entre,
Tant qu'elle peult, pour la seconserver.
Point ne quiert donc sa grand force esprouver,
Elle n'entend meurdrir hoste, ou hostesse,
Son desir n'est ou qu'elle tue, ou blesse :
Mais son desir est qu'elle se patface
En son vray lieu, & naturelle place.

Je dy plus fort (mes filles bien aymées)
J'allegueray des choses animées.
Quand le fort loup la foible brebis happe,
Et quand le chien, mordant le larron, jappe,
Ilz ne font mal, & ne pensent mal faire :
Car quand le loup vient la brebis deffaïre [a 5 v^o, p. 10]
Il ne la hayt, ne sa vie, & douceur :
Mais fault entendre, & l'on doit estre seur
Que seulement la pourchasse, & ravit
Pource que d'elle il se substantive, & vit.
Aussi l'agneau ne va le loup fuyant
Comme le loup de nature hayant :
Mais il s'enfuyt pour la craincte de mort.
Ainsi le chien, jappant au larron, mord,
Non le hayant, mais craingnant que son maistre
Endommagé en corps ou biens puisse estre.

On ne peult donc repliquer alencontre,
Qu'amour le dieu par tout ne se demonstre.
Amour le dieu certes regne par tout :
De son povoïr on ne trouve le bout.
C'est celuy dieu qui au ciel, & en terre
Quand il luy plaist tue proces, & guerre,
Les deux serpens, & hydeuses chymeres
Pleines de fiel, & de poysons ameres.

Amour qui est par tout le monde espars,

A inventé les sciences, & les artz
Et les maintient en tresbelle ordonnance,
Les esclarcit, les produit, les avance.
Car qui pourroit aprendre, ou inventer
Art, si l'Amour ne l'y vient inciter ?
Sans forte amour, & delectation,
Nul ne viendroit a quelque invention,
Le precepteur qui n'a desir d'instruyre
Jamais ne peult ses disciples conduire
A bon scavoir. Les disciples comment [a 6 r^o, p. 11]
Pourront apprendre aussi pareillement,
S'ilz n'ont Amour, qui leur esprit aguise,
Envers leur maistre, & science qu'on prise ?

Amour est noble, & plus fort que les roys.
Les princes grans avec tous leurs arroys
Sont tous contrainctz soubz luy leur chef baisser
Et hault & cler son pouvoir confesser.
Quand il les rend ses serfz assubjectis,
Leur fait aymer souvent les plus petis.
C'est un grand cas que sceptres, diademes
Les haultz honneurs, les puissances supremes,
De toutes parts tout ce que l'on peult voir
Soubz l'amour ploye, & soubz son grand povoir.
Les plus fortz donc d'Amour la force esprouvent :
Et les plus grans achepter ne le peuvent.
On a beau faire, onques on ne l'efforce :
Point n'est vaincu par argent ny par force :
Car il est né en libre volonté :
Procede, & vient de cueur, & de bonté.
Certainement menasses, violences,
Or ny argent, cruaultez & vengences,
Roys ne tyrans ne nous contraignent point
Que les aymions, voire d'un tout seul point.

Communement toute autre affection,
Tout art humain, toute operation
Par dessus soy requiert quelque salaire :
Le seul Amour est tousjours au contraire :
Le seul Amour se contente de soy.
Car que requiert (telle est d'Amour la loy) [a 6 v^o, p. 12]
Celuy qui ayme en cil qui est aymé,
Si non l'amour reciproque exprimé,
Et devers luy faisant le sien retour ?
Car (comme on dit) amour demande amour.

Puys donc que amour est si hault, & puissant
Que de son traict il va tout transpersant,
Craindre le fault, & luy porter honneur
Comme a un grand, & souverain seigneur
A qui jamais on ne peult resister,
Lequel jamais on n'epeult eviter.
Et puys qu'il est si noble, & debonnaire
Qu'il fait tout bien de grace volontaire,

Puys que le monde en bon estat conserve,
Aymer le fault d'amour libre & non serve,
Et comme pere, estant de tout auther,
Pareillement aussi conservateur.
Puys qu'il produit tout art qu'on peult congnoistre
Suyvre le fault comme enseigneur & maistre.
Par quel auther sommes créez, & nez :
Par quel seigneur nous sommes gouvernez :
Et par quel maistre a bien faire, & bien vivre
Sommes instruictz si le voulons ensuyvre.

Voilà comment nous instruysoit mon pere
Du dieu Amour, qui fait que l'on prospere.
Je donc tresbien sa doctrine suyvant,
Le dieu Amour alloit tousjours servant
De plus en plus. C'est une chose bonne
Quand de jeunesse on instruit la personne.
Car comme un pot qui est tout nouveau faict [a 7 r^o, p. 13]
Retient l'odeur, la vertu, & l'effect
De la liqueur en luy premiere infuse,
Bonne, ou mauvaise, & point ne la refuse :
Ainsi doctrine apprise de jeunesse,
Depuys ce temps dure jusque a vieillesse.
Le jeune esprit est comme un frais tableau
Ou ny a rien qui soit painct, laid, ou beau :
Mais touteffois ou le paintre paindra
A son plaisir, & tout ce qu'il voudra.
Le touchant donc de touche de doctrine
Y formera mainte histoire divine,
Maint bon exemple, & mainte instruction
Qui induit tendre a la perfection.
Et le touchant de touche de malice,
Y formera maint laid, & hydeux vice
Qui induyt tendre a toute volupté,
A l'avarice, & a l'oysiveté.

En ce point donc la jeunesse recente
Touchee au vif d'instruction decente,
Ne passoit point ne sepmaine, ne jour
Sans adorer le treshault dieu Amour.
C'estoit a luy a qui me preparoye :
C'estoit en luy en qui seul esperoye :
C'estoit a luy (de tous dieux le plus preux)
A qui tendoient mes faictz, mes dictz, mes voeuz.
C'estoit de luy, de qui tousjours parlois :
Avec luy tout, sans luy rien ne voulois.

Quand j'approchay de quatorze, ou quinze ans
De face belle, & de mœurs plus luyans, [a 7 v^o, p. 14]
Je fus de maint en tout honneur aymée :
Encor de plus je me vey estimée.
Il n'estoit pas de bonne mere né,
Qui me voyant ne m'eust salut donné.
Il n'y avoit homme ou femme en la ville

Qui mon maintien, & ma grace civile
Ne contemplast, & n'allast benissant
Ma grand' jeunesse, en tout bien florissant.
Lors je disois tout bas (j'en ay memoire)
Au dieu Amour en soit l'honneur, & gloire.

Je vous pry donc, mes dames qui lisez,
En cest endroit d'orgueil ne m'accusez :
Ce que j'ay dit je ne l'ay dit sinon
Pour extoller du dieu d'Amour le nom.
Car c'est ce dieu qui me maintenoit telle,
Qu'on m'estimoit sur toutes bonne, & belle.
Mais pensez vous qu'en precieux habitz
D'or & de soye, en perles, & rubis,
En parler fiere, & en marcher haultaine
Je fusse ainsi d'honneur, & de loz pleine ?
Non, non, j'estoye honnestement honteuse,
Et n'estoys point en mes habitz pompeuse :
Dont m'esbahy que maintes damoysselles
Corrompent tant leurs beaultez naturelles
Par or, argent, pierreries, dorures,
Cheines, anneaux, & exquises parures.
Pour dire en brief, & par art, & par fard.
Semblablement m'esbahy d'autre part
De celles la qui n'ayant grand beaulté, [a 8 r^o, p. 15]
Ont tant de soing d'estat & braveté,
Pour se monstrer aux gens richement laides,
A leur laideur cuydans donner remedes,
Et s'efforçans de faire oultre mesure
En leur endroit plus que dieu, & nature.
Comme si l'or avoit ceste puissance
De reformer ce qu'on tient de naissance.
Comme si l'or nous faisoit vertueuses
Quand il nous fait riches, & sumptueuses.
Mais je crains fort qu'il rende monstrueux
Maint corps fardé, autant que sumptueux.
Il fait beau voir dame non contrefaict,
Mais en l'estat que nature la faicte.
Nature est sage, & en nous n'a rien fait
Qui puisse bien par art estre deffaict.
Nature est forte, & qui l'irritera
Avec vengeance elle retournera.
Nature est bonne, irriter ne la fault :
De dieu est fille, elle vient de la hault.
Il fait beau voir la beaulte naturelle
Sans art, & fard de chose temporelle.
Il faict beau voir en bons maintiens, & gestes
Dames qui sont rassises, & modestes,
Qui vont parlant & peu, & prudemment,
Qui vont aussi regardant posément :
Qui rondement selon leur naturel
Vont gouvernant leur maintien corporel.

Non point un tas de sottes glorieuses,
 Non point un tas qui sont des precieuses [a 8 v°, p. 16]
 Pour leurs habitz, pour leur or, ou argent :
 Non point ung tas qui se font le corps gent
 Par un desir seulement de complaire,
 Et pour le monde a leur regard attraire.
 Non point un tas qui vont ecervelées
 L'œil de travers, comme pie emparlées,
 Ayans leur langue, & leu[r]s yeulx arrestez
 Com' leurs floquetz de cheveulx esventez.
 Telle n'estois, telle ne suys encore,
 Car le grand dieu Amour, lequel j'adore,
 Se monstre nud, & tout nud se maintient,
 Pour demonstrier que vraye beaulté tient
 De la nature, & non de l'artifice :
 De la vertu belle en soy, non du vice :
 De l'internel, & non de l'external :
 Non point de fard, ne d'habit solennel.
 Aussi a il les deux yeulx bendez, pource
 Qu'il ne regarde a l'habit, n'a la bourse.
 Des æles a qui tousjours font valoir
 Sa liberté pleine de hault vouloir.
 En petit corps a jeunesse, & beaulté,
 Pour demonstrier sa douce deité.
 Il n'est point vil, il n'est point serf, mais franc :
 Vole ou luy plaist, tousjours beau, jeune, blanc
 Dessus ce point ne puy que ne me rie,
 Qu'on le fait dieu de macquignonnerie.
 On se poupine, on se mire, & regarde :
 On se polit, on se frotte & se farde :
 Comme un cheval qui passe par les mains [b 1 r°, p. 17]
 Des macquignons, d'avarice tant plains
 Que pour avoir d'argent somme plus grosse
 Pour ung Rossin vous vendront une rosse,
 Tant ilz l'auront bien faicte, & bien menée,
 Tant bien polie, & bien macquignonnée.
 Ainsi est il, O mes dames, souvent
 A grand regret je voy que l'on se vend,
 Et l'on se pare au plus offrant, & puy
 D'amour dit on, telz s'ont les faictz, & fruitz :
 Qui est erreur. Amour le Dieu propice
 N'est point subject a l'or, & l'avarice.
 Amour qui vole es haultz cieulx par ses æles
 Comme un mondain n'a point terrestres zeles.
 Mais nous voulons a sa divinité
 Attribuer nostre cupidité.
 O grand erreur, o abus trop damnable,
 Qui fait de soy la deité coupable :
 Mais quel espoir y a en nons de mieulx,
 Quand de noz maulx nous accusons les dieux ?
 Ce grand abus, ce mal, & infortune

Ne regnoit point : du temps du vieil Saturne,
Lors que les gens remplis de verité
Suyvoient sans loys le droit, & equité :
Quand n'y avoit encor bourreau, ne juge,
Craincte, danger, proces ne subterfuge :
Quand des haultz montz les arbres abbatuz
N'avoient la mer ne les fleuves batuz.
Lors que n'estoit la terre ainsi ouverte,
En mille endroitz navrée, & descouverte, [b 1 v^o, p. 18]
Pour en tirer les metaulx (ses entrailles)
L'or & le fer dont on fait les batailles
Lors qu'on alloit vestu de tiretaine,
Vivant de fruitz, & d'eau bien clere & saine :
Lors qu'on avoit pour palais & chasteaux
Les buyssonnetz, & les arbres tant beaux.
Mais aujourdhuy on ne quiert que richesses,
Et d'edifice, & d'habitz les haultesses,
Et follement au plus riche donneur
On vend son corps, son ame, & son honneur.
On a le cueur, & l'œil aux hault montez,
A ceulx qui ont offices, dignitez,
Et nulle part Homere, ny Horace
S'ilz n'ont de quoy ne pourront trover grace.
Sapho Phao, n'a ainsi estimé :
Oenone n'a Paris ainsi Aymé :
Dido Aenée, Hypsiphile Jason,
Ains ont ayme pour contraire raison :
C'estascavoir pour la grace, & sagesse,
Ou pour vertu, beaulté, force & jeunesse.
Et quoy que ce soit de leur amour l'yssue
Non bonne tant comme l'avoient conceue,
Ce nonobstant est en toute maniere
A estimer leur amour plus entiere
Qu'au temps qui court, qu'on se vend follement
A quiconque a d'argent plus largement.
Je n'ay ayme, ny monsté d'amour signe
A ceulx qui m'ont offert maint present digne :
Je n'ay ayme ny le present offert, [b 2 r^o, p. 19]
Et endroit moy onc n'ay tel cas souffert.
Mais leur ay dict la response presente,
Amour est nud, & de soy se contente.
Aussi je croy que dame a prendre aprise
Facilement en prenant se rend prise.
On a beau dire, & beau dissimuler,
Femme qui prend ne peult plus reculer.
Car reculant donneroit a entendre
Qu'honnestement ne pavoit les dons prendre.
Puis en prenant d'avarice se tache :
Et reculant le donneur elle fasche.
Car penses tu que les jeunes, & vieulx
Te font ainsi present pour tes beaulx yeulx ?

Certes ainsi que le juge qui prent
Contre le droict il offense, & mesprent,
Et sa confiance, & sentence renverse,
Justice vend, & Justice n'exerce :
Ne plus ne moins, c'est un poinct arresté,
Fille qui prent, vous vend sa chasteté.
Pareillement tout ainsi que les mains
Par qui souvent passent des deniers maintz
Se vont souillant, & amassent ordure,
Ne plus ne moins la pensée plus pure
Se Souillé en fin, & par presens receuz
Maintz nobles cueurs sont souillez, & deceuz :
Et qui recoit les presens qu'on luy donne
Avec le temps recevra la personne.
Philippe dit, Tout lieu, tout domicile,
Tout fort chasteau est a prendre facile [b 2 v°, p. 20]
Ou peult entrer ung asne chargé d'or :
L'ennemy entre ou entre son thresor.

Ne plus ne moins que soubz belle herbe verte
Gist en secret la couleuvre couverte,
Et soubz le miel poyson, & malefice :
Soubz les beaulx dons en ce poinct gist le vice.
Et tout ainsi que l'on prent les oyseaulx
Avec l'apast, les gluons, & pipeaulx,
Par l'or on prêt des filles tant & plus :
Lor est l'apast, le pipeau, & la glux.
Brief, en prenant certes par long usage
Se laisse aller la plus constante, & sage.
Car des presens la precieuse soif
A je ne scay quel miel tant doux & souef,
Qui affriande, & mue en toute guise
L'insatiable ardente couvoitise :
Qui lors contrainct maint cas faire, & penser,
Et de raison les limites passer.
Car de raison le droict fil, & la corde
Avecques l'or & l'argent ne s'accorde.
L'esprit & corps de dame Eriphylé
Par les presens comment fut affolé ?
Par les presens, & convoitise folle
Les filles ont trahy le Capitole
Jadis a Romme. Et quel mal ont fut il
Que l'or ne fait en tout moyen subtil ?

Mais c'est bien fait, Amye non aymable,
Ce temps pendant que beaulté non durable
Jeunesse belle, & qui passe soubdain [b 3 r°, p. 21]
Te donnent heur, & quelque vent mondain,
Tous tes amans, de toy en rien aymez,
Si tu m'en croys me soient tresbien plumez :
Chasse tousjours, pille, & prens des amans
Cheines, anneaulx, rubis, & diamans :
N'ayes pitié ny d'argent, ny de bourse,

Ny de la main qui fonce, & qui desbourse.
Car si apres quand ta grande jeunesse,
Et ta beaulté avec temps prendron cesse,
Chascun amant alors qu'il te verra
Incontinent de toy reculera.

Or suys contraire a toy de Court Amye,
Des dons tu prens, des dons je ne pren lye.
Et puy tu viens tant louer liberté,
Celeste don, & a tous présenté.
Et puy tu dis que la vertu te guyde,
Et que l'honneur par tout te sert de guyde.
Et puy tu dis en parolles patentes,
Tu te congnoys, & de toy te contentes.
Ce nonobstant tu scays l'autruy conquerre,
Gagner seigneurs, leur grace, & dons acquerre.
Et puy tu dis que ta felicité
Se constitue eternelle cité.

Dessus ce poinct advise donc, & voy,
Qui est plus libre ou de toy, ou de moy.
Qui de nous deux l'honneur mieulx ayme, & suyt.
Qui de nous deux la vertu mieulx poursuyt.
Qui de nous deux a cueur plus excité
A acquerir l'eternelle cité. [b 3 v^o, p. 22]
Tu ne scaurois m'eschapper par ce tour,
Que tu entends estre libre d'amour :
Au pis aller je gaingneray ce poinct
Quant a l'argent que libre tu nes point.
Que me chaut il que ton art diligent
D'amour t'exempte, & te tire a l'argent ?
Que me chaut il que quand a chasteté
Veilles garder tousjours l'honesteté
Si en prenant des presens l'habandonnes,
Et de te mordre occasion tu donnes ?
Desja tu dys en un petit mot rond,
Que maint causeur est a te mordre prompt.
Qui est en cause ? une main trop apprise
A prendre dons soubz faincte couvoitise.
Mais je te dy que la liberté vraye
Onc ne sera en cueur qui l'amour haye.
Et si te dy que l'honneur, & vertu
Devant tes yeulx, & en cueur n'auras tu
(De quoy si fort, & si souvent te vantes)
Sans que tu soys l'une de ses servantes :
Subjecte en tout a ce dieu debonnaire
Remply d'honneur, & vertueux affaire :
Qui vole heult en pleine liberté,
Et ne peult estre encloz ny arrêté.
Qui va regnant par le monde univers
Tout en despit des envieux pervers.
Qui est enfant tout remply d'innocence,
Et a tousjours purité en presence.

Qui va tout nud, & ne pretend nul vice : [b 4 r^o, p. 23]

Les eyulx bandez comme dame justice,
Pour demonstrier que persone n'accepte,
Et ne fait point d'or & d'argent recepte.
Grand ou petit, pauvre ou riche, tout ung
Sont quand a luy, a tous ilz est commun.
Mais quand tu dis que le faict de sage est ce
Ne refuser d'ung prince la largesse :
Je suis d'advis qu'on se peult excuser,
Non sottement de largesse abuser.
Si toutesfoys le prince persevere
Ne soit la dame incivile, & severe :
Preigne de paour qu'il se fache, & irrite,
Non pour la gloire y pretendre, ou merite.
Je ne veuil pas tel acte condamner :
Mais je crains fort par tant prendre, & donner,
Que des presens la frequentation
N'engendre en fin habitation,
Et ung desir couvoiteux. Je presume
Qu'honneur y pend a qui en faict coustume.
Ainsi que toy qui en chascun cartier
Te vantes trop que tu en fais metier.
Comme par tout aussi te vas vantant
Que tes amys tu en as acquis tant,
Que par tes yeulx dissimulez, & saintctz,
Et par ta langue aymer faulusement faings.
En quoy faisant appert que toymesme uses
De faulx semblant, dont l'amour tu accuses.
Le doulx amour qu'on voit tout nud voler

N'est jamais fainct, ne peult dissimuler : [b 4 v^o, p. 24]

Car il est nud, & jeune, & a des æsles.
Mais toy le choys des plus sages, & belles
Tu veulx de tous estre aymée tresbien,
Et toutesfoys tu ne veulx aymer rien.
Tu veux avoir infinité d'amys,
Qui soient a toy tes petis serfz soubmis,
Qui pour déesse incessamment t'adorent,
Et par presens journallement t'honorent
Ce temps pendant que de rire te meurs,
Trompant leur grace & leurs courtoises mœurs.
Tu veulx nourrir dissimulation,
Mere de mal, sœur d'adulation,
De trahyson l'ame, & la nourrice
D'ambition, & mauldicte avarice.
Tu veulx jurer, & mentir faulusement
A maint amy que l'aymes ardamment :
Et puy tu dis qu'on lit en ton visage
Que ce n'est qu'ung du cueur, & du langage.
Tu n'aymes nul, & si ilz t'ayment tous.
De leurs propos te mocques a tous coups.
Et puy apres tu dis que tu te veulx

Par ung exemple appuyer dessus eulx,
Comme la vigne en soymesme faschée
Deviens en fin infertile, & seichée,
Quand d'aucun boys elle ne trouve appuy :
Ainsi tu crains qu'en tristesse, & ennuy
Les donc du ciel qui si fort t'enrichissent
Par nonchaloir sans tant d'amys perissent :
Selon que dit la chanson telle quelle,
FILLE qui n'a d'amys comment vit elle ? [b 5 r^o, p. 25]
En mesme lieu (s'il fault que je m'en rie)
Tu trouves donc appuy, & mocquerie.

S'il t'en souvient aussi tu as dit mesme
Que tu te vas contentent de toymesme,
Regnant sur toy, de toy garde, & tutrice,
Et que te sens royne, ou imperatrice.
Quel besoing donc as tu de t'appuyer
Sur tant d'amys pour te desnuyer ?
Ou pour te faire enrichir, & valoir
Par faulx semblant leur monstrier bon vouloir ?

Le chien qui garde entre tous animaulx
L'amour & foy exempte de tous maulx,
Dissimuler ne peult, car sa nature
Est bonne, & franche, & de plaine ouverture.
Il est amy, & compaignon feable,
Plain de secours, & privaulté louable :
Et si ne peult jamais sur homme, ou beste
Mettre la dent pour mordre en faisant feste.

Qui ayme autruy, ou qui monstre semblant,
Il va son sang par les traictz d'œil troublant :
Car tout ainsi que le souleil qui est
Le cueur du monde, & qui meult sans arrest
En se mouvant eschauffe, & illumine
Avec ses rays du monde la machine,
Y espendant sa vigeur, & vertu :
De nostre corps ainsi le cueur batu
Par mouvement lequel jamais ne cesse
Le sang prochain nous eschauffe sans cesse, [b 5 v^o, p. 26]
Et par ce sang l'esprit vital envoye
Par tout le corps : mais il trouve sa voye
Facilement par les vitres des yeulx,
Car luy subtil par la passe trop mieulx :
Pource que l'œil membre noble, & gentil,
Par sus tout autre appert cler, & subtil.
Par les yeulx donc du corps guydes, & maistres,
L'esprit vital comme per deux fenestres
Passe tousjours, é plus facilement
Sans doubte aucun, & plus abondamment.
Parquoy Tibere (ainsi disent les clerz)
Voyoit de nuict avec ses bons yeulx clers.
Aussi Auguste eut les yeulx si ardans
Qu'il contraignoit baisser les regardans.

L'esprit vital vray siege, & char de l'ame,
Les yeulx d'autruy par les nostres enflame,
Les navre, & tue, & puy apres le cuer.
Car par les yeulx ceste vive liqueur,
Vivement traicte ardente, & bien subtile
Descend au cuer fort legiere, & habile,
Et luy ravit sa chaleur, & sa vie.
Car n'ayant point d'habiter la envie
Incontinent se retire chez soy,
Pillant l'autruy par force, & faulse loy,
Et emportant son sang, & sa vigueur
Le laisse mort, ou en grande langueur.
Et de la vient que telz amans navrez
Sont tost de sens, & d'esprit esguez.
Tremblent defroit, car la vive scintille [b 6 r^o, p. 27]

Entrant sur eulx, toute leur chaleur pille :
Sont tous pasmez, craintifz, espouventez
Car la froideur cause timiditez.
A tous propos jectent souspirs extremes,
Car sentent bien qu'ilz se perdent eulx mesmes

La dame donc qui son œil esvertue
Sur le jeune homme, en trahyson le tue :
Par ainsi est homicide, & meurdriere :
Mais larronnesse, & sacrilege arriere.
L'or & l'argent en quelque grosse somme
Est possédé par le seul corps de l'homme :
Et le corps est par l'esprit possédé.
Quiconque a donc sur l'esprit procedé
Par larrecin, robbérie, ou pillage :
Ou qui le navre, & tue d'avantage,
Est convaincu qu'il n'est exempt, ne vuide
Ce larrecin, sacrilege, homicide.

Voilà comment toy qui te dys amye,
Te vas monstrant cruelle, & ennemye
De tes amys, & comment par ton vice
Et faulx regard, acquiers triple supplice.
Penelopé, Lucesse, Andromache
N'ont pas ainsi dressé l'œil, ne fiché.
De l'œil n'alloient jectans leur amesson
Ainsi que toy pour prendre le poisson.

Ainsi que toy n'ay usé de faintise ?
Autruy n'ay pris, & autruy ne m'a prise,
Si non un seul jeune homme de hault pris
Que pour mary, & pour amy j'ay pris. [b 6 v^o, p. 28]
Et me voyant fort humble, tant m'ayma
Que pour amye, & femme prise m'a.
Je n'allois point haultaine, & glorieuse,
Je n'allois point en habitz precieuse :
Mais bien j'allois ornée en ma jeunesse
De purité, de vertu, & simplese,
Qui m'ont tant fait par ville renommer

Qu'on m'a voulu Vraye Amye nommer.
Dont ne pren gloire, ains scay que c'est un faict,
Un don treshault de l'amour tant parfaict :
Que j'ay aymé, & suyvy en mes jours,
Que j'aymeray, & je suyvray tousjours,
Car il est beau, sage, bon, & honneste.
Sa grand sagesse, & bonté m'admonneste
Et me contraint ne le desavouer,
Mais bien a luy sans cesse me vouer.

Qu'amour soit beau, qui est ce qui en doute ?
Mais qu'il soit bon, je le prouve sans doute.
Certainement je dy que tout ainsi
Que ce qui est meschant, est laid aussi :
Ce qui est bon, est beau pareillement.
Ce qui est beau ne peult aucunement
Qu'il ne consiste en parfaict, & bel ordre,
Ou n'y a rien que reprendre, & que mordre.
L'ordre parfaict gist en equalité
Proportion, grace, honneur, dignité.
Proportion gist en la convenance,
En ung accord, & une temperance.
Et temperance, ou modestie, gist [b 7 r^o, p. 29]
En la vertu qui la beauté regist.

Ainsi Amour ne peult estre qu'honneste,
Beau, sage, bon, gracieux, & modeste.
Car si beauté gist en perfection,
Et l'amour est une fruition
De la beaulté : fault conclure en effet
Qu'amour aussi doibt estre bien parfaict.

Amour plain d'heur est tant parfaict, & hault,
Que plus que loix, & que les artz il vault.
Les artz escriptz, dix millions de loix
N'ont la vertu, l'efficace, & le poix
Pour exciter a bien faire, & bien vivre
Comme l'amour, quiconque le veult suyvre.
Justice avec le juge, & le bourreau
Punissent gens & par feu, & par eau,
Pour retenir la paix, & seureté,
Et acquerir une tranquillité.
Pour rende en fin ce pervers monde munde,
Quand tous les maulx seront chassez du monde.
Et si jamais ne peuvent parvenir
Qu'en tel estat ilz feissent venir.
Le seul amour tout parfaict, & constant,
Vous fait cela quasi en un instant.
Car aussi tost qu'il a gaigné les cueurs,
Il met a mort envies, & rancueurs.
Si tost qu'il est en un cueur arresté
Il chasse hors villaine oysiveté,
De mille maulx la nourrice, & la mere.
Il chasse hors malheur, & vitupere, [b 7 v^o, p. 30]

Il chasse hors larrecin, couvoitise,
Fureur, erreur, faulseté, & faintise :
Et en leur lieu y met grace, sagesse,
Doulceur, bon heur, conseil, force, & prouesse.

Il est tant fort qu'il fait plus que les armes,
Plus que tous preux en guerres, & alarmes.
Qui ne congnoist sa force, & sa constance ?
Qui osera luy faire resistance ?
Qui ne congnoist, & qui n'a entendu
Qu'il a maint cueur magnanime rendu ?
Qui ne congnoist la vertu qu'il donna
A Hercules, alors qu'il estonna
Le bas enfers, & le fait tant ouvrer
Pour son amy Theseus recouvrer ?
Qui n'a ouy la grace, & hardiesse
Qu'eut Orpheus recouvrant en lyesse
Eurydice, sa femme trepassée
Et de la mort en vie repassée ?
Qui n'a ouy, & grandement n'estime
Alcestis dame & royne magnanime,
Qui a la mort pour son espoux s'offrit ?
Puis Curtius, quand le gouffre s'ouvrit
Qui s'y jecta avec un grand cueur d'homme
Pour appaiser l'ire des dieux sur Romme ?
Tous ces haultz faictz de magnanimité
L'amour a faict, par vertu excité.
L'or & l'argent, les princes & les roys
N'eussent tant fait par leurs armes & loix.

Mais je ne puy que je ne m'esmerveille [b 8 r^o, p. 31]
De ceste Amye en ses dictz nompareille.
Qui tant souvent en son escrit approuve
Les autres dieux, & cestui cy reprouve.
Juno, hymen elle va invoquant,
Invoque donc l'amour tout quant & quant.
Car sans l'amour, & sa grand deité,
Juno, hymen perdroient leur dignité.
Le doulx Amour qui les espoux convoque,
Fait que Juno, & hymen on invoque :
Et comme Dieu en hault degré, excède
Ces autres Dieux d'autant qu'il les precede :
Et que sans luy d'honneur vuides seroient,
Je diray plus, quasi trespaseroient.
Une chanson tant bien faicte je trouve
Qui de l'Amour l'autorité approuve.
Vous usurpez Dames injustement
Les commander : tout le commendement
C'est a Amour, rendez luy reverence,
La ne vous sert ny raison, ny defence.
Dont volontiers je nommerois l'auteur
Pour son scavoir, sa noblesse, & haulteur.

Je vous tiens trop mes dames bien aymées,

Et en l'Amour par tout bien estimées :
Mais de l'amour la vertu gracieuse
Est si diffuse, & si trescopieuse
Que plus j'en dy, plus il m'en reste a dire :
Et plus j'escry, m'en reste a escrire.
Je poursuyvrois parlant de sa vigueur
Si ne craingnois que ma trop grand longueur [B 8 v°, p. 32]
Vous offensast, & que diminuasse
Aucunement l'audience, ou la grace.
Vous m'en croirez, par la grand amytié
Que me portez, qu'est creu de la moictié
Ce mien propos, & oultre ma pensée
S'est de moictié la matiere avansée.

Je feray fin doncques bien tost apres
Qu'auray repris ung petit point expres,
Mis en avant par l'Amye de Court,
Dont la dispute, & tout le propos sourd.
Car je ne veuil en l'erreur vous laisser,
Ou je la voy encliner, & baisser.

Tu dis, Amye a l'or emmiellée,
Qui as l'amour avec l'argent souillée
Que pour mary il vaudroit mieulx avoir
Ung riche sot, qu'ung homme de scavoir,
Pauvre de biens : puy tu resones ce point
Que l'auras riche, ou que n'en auras point :
Encor qu'il soit a tes mœurs tout contraire,
Et qui te donne & ennuy, & affaire.
Responds Amye, ou est donc maintenant
La grand vertu qui t'aloit gouvernant ?
Ou est l'honneur, & la gloire estimée
Dont paravant tu t'es si fort armée ?
Ou est ta force & ta grande confiance,
Qui a tout cas scait faire resistance ?
Souffrir ne peulx ung point de pauvreté,
Qui souffres bien ung homme a ton costé
Entre deux draps, voire sans qu'il te touche [C 1 r°, p. 33]
Or pauvreté avec plusieurs gens couche
Sans les corrompre, & de l'amant tout nud
Cela n'est point vray semblable tenu
Qu'il soit ainsi, qu'on l'aille demander
Aux deux amans, Hero, & Leander.
Et puy tu dis qu'aymes bien sembler celles
Qui par desir, & chaudes estincelles
(O le beau mot) de tost faire cela,
Ne se faindront de faire ce tour la,
C'estascavoir de soy apparier
A leur valet, & de se y marier.
Et puy tu fais la Theologienne,
Si qu'on diroit a la parolle tienne
Que tu serois en Dieu toute ravie,
Et sur le point de la celeste vie.

Si qu'on diroit de toy parfaicté dame,
Qu'es toute a Dieu fors que le corps, & l'ame.
Quand tu as dit de ton esprit de pris,
Acompaignant les immortelz espritz.
Quand tu as dit (non pas sans arrogance)
Mais moy qui suys armée de constance :
Quand tu as dit parlant de ton histoire,
Au ciel en soit, & non a moy la gloire.
Quand tu as dit assez hault pour l'entendre,
De Dieu la tiens, a dieu seul la veulx rendre.
Pareillement quand tu as voulu dire,
J'ay promis foy a son celeste empire.
Quand tu as dit ces beaux motz precieux,
Que l'honneur va tousjours devant tes yeulx, [C 1 v^o, p. 34]
Et liberté de ta vie compaigne.
Ta langue (amye) en telz beaux motz se baigne.
On voit, en fin qu'en telz motz grand vantance
S'eulement gist, & petite importance.
Il fault (dit on en proverbe notoire)
Qu'un menteur ayt de son dire memoire,
Ou autrement on congnoistra en fin
Qu'il est menteur, mais non pas assez fin.
 Si liberté as pour election,
Si tu ne veulx de composition
Digne de honte en toy mise en avant,
Qu'eslis tu donc le sot sur le scavant ?
Si le repos de ton esprit te duit,
Et si vertu pas a pas te conduit,
Dy pourquoy donc la laisses tu pour prendre
Fragile bien qui tost se peult despendre ?
Et si tu as devant tes yeulx l'honneur,
Pourquoy te met ainsi a d'eshonneur
Le sot espoux, fascheux, & ignorant
Lequel tu vas pour son or adorant ?
Quel bien auras, quelle grace, & saveur
Avec un sot ? quel support ? ou faveur ?
Le sot espoux en fin t'abymera :
L'espoux scavant en fin t'elevera.
Le scavoit duit, la sottise destruit :
Sottise aveugle, & le scavoit instruit.
Car la science est ung thresor en somme
Lesquel jamais ne delaisse son homme.

 Ton grand bien est congnoissance de toy [C 2 r^o, p. 35]
Ton sot espoux ny de toy, ny de soy
N'aura science, & de tes grans valeurs
Jugera comme aveugle des couleurs.
Ja tu as dit, o amye oublieuse,
Que c'est bien chose estrange, & odieuse
Que de tomber en la main, & puissance
De ces gros veaulx qui sont plains d'ignorance.
Qui n'ont raison, ny moyen de scavoit

Le traictement que meritons avoir :
Avec lesquelz nous perdons liberté
Et ne trouvons nulle conformité.
Ce cas tu dis, & oses maintenir
Le plus grand mal qui nous peult advenir,
En conseillant toutes dames notables
Fuyr ces gens fascheux, & mal traictables.
Qui n'osera ton conseil refuser,
Quand tu n'en veulx toymesme en toy user ?
Mais ne suffit que ta pensée faulse
Dehors l'honneur en richesse te haulse :
Tu viens aussi les autres conseiller
Mis hors l'honneur a l'or tost se bailler.
Suffise a toy la tienne erreur meschante,
Aux autres donc ne soye plus preschante.
Car ton conseil plein de legiereté,
Plain d'avarice, orgueil, & faulseté,
Gaster ne doibt, & n'est besoing qu'il blesse
Les tendres cueurs des dames en simplesse.
Les tendres cueurs aisez a decevoir,
Que doibt regir l'amour, & non l'avoit. [C 2 v^o, p. 36]

De ton advis amye trop amere,
N'eust point esté de Socrates la mere :
Pareillement ny des Gracques aussi,
Qui n'estimoit ces biens caducques cy.
De ton advis, & sotte affection
N'eust point esté la femme a Phocion,
Celle d'Hector, ny celle d'Admetus
Pleines d'Amour, & de toutes Vertus.
De ton advis n'eust point esté Thesta,
Qui quelquefois hault & cler protesta
Avec un cueur de constance muny,
Qu'elle ayroit mieulx femme estre d'un banny
Homme de bien, que sœur de Denys prince
Mal renommé en toute sa province.
De ton advis n'eust point esté Julie,
Hysicratée avecques Cornelié :
Qui ont aymé l'Amour, Vertu, Prudence
En leurs espoux, & non pas l'opulence.

Et quel besoing que les hommes j'ameine
A mon propos ? l'histoire en est trop plaine.
De Xenophon, de Caton, d'Alexandre,
De Lycurgus qui fait son nom espandre
Par bonnes loix qu'en Grece il ordonna,
De Lysander le preudhomme qui n'a
Receu les dons, pour ses filles orner :
Voulant au roy la response donner
Que sans presens de ses robbes données
Trop mieulx seroient ses deux filles ornées.
D'Apollo dieu, & de Solon le sage : [C 3 r^o, p. 37]
Puis d'Hercules passant maint dur passage,

Qui pauvreté de son bon gré servit,
Mais volupté ne creut, ne poursuyvit.

Si pour l'argent ton cuer, & corps se donne
A ung espoux, tu ne prens sa personne :
Ains seulement ses grans biens tu espouses,
Te demonstrant des avars espouses.
Si pour ta fin l'amour n'as proposé,
Si en l'amour ton cuer n'a reposé,
Querant les biens, tu metz ta fin expresse
Ou en la pompe, ou bien en la richesse,
Ainsi appert que tu es glorieuse
Dedans ton cuer, ou avaricieuse.
Tu as appris en tresmauvaise escolle
Au lieu d'amour d'argent faire une Idole.

Vray est qu'en nous la nature a planté
Un grand désir de nostre utilité,
Mais ce qui vient de pure election
Emporte loz, & non d'affection.
L'affection ne merite louange :
Mais la raison qui l'affection change.
Toy parlant donc avec le jugement
Du sens commun, non de l'entendement,
Tu voys tresbien sans plus longues disputes,
Qu'au rang te metz des sotz, & bestes brutes :
Qui vont querant leur proffit, & santé,
Et vont fuyant leur perte, & pauvreté.
Et en cela de rien ne les excedes,
Toy qui grand sens, & si divin possedes. [C 3 v^o, p. 38]
Car ce pendant tant parfaicte te fais
Que n'as pareille & en dictz, & en faitz.

On en voit trop qui nouveaulx maryez
N'ont dix escus en leur boruse liez :
Mais avec temps, amour, & loyauté,
Acquierent biens, & richesse a planté.
Petit bien croist par amour, & concorde :
Grand bien perit par hayne, & par discorde.
L'on voit souvent le pauvre vertueux
Hault eslevé, le riche sumptueux
Tost abbatu, & mis en decadence,
Ou par fortune, ou par son imprudence.
Du temps passé advise les Sejans
De notre temps maintz grans Jacques, & Jehans
Qui ont esté ou du tout renversez
D'honneur & biens, ou seulement versez.
Mais qui tira Ulysses des perilz
Ausquelz ses gens ont esté tous peris ?
L'or et l'argent ? l'opulence et richesse ?
Le hault estat ? non pas, mais sa sagesse
Mais son esprit, mais sa grande science,
Prudence, force, & longue experience.

Necessité est des artz inventrice,

Elle n'est pas d'oysiveté nourrice :
Et tant s'en fault qu'elle soit ocieuse,
Que mesme on dit qu'elle est ingenieuse.
Elle ne vient a rire provoquer
Sinon les folz. Mais qui se peult mocquer
Honnestement de la pauvreté dure, [C 4 r^o, p. 39]
Qu'avecque soy apporte de nature ?
Il fault que tous bien fort la supportons,
Quand de naissance avec nous l'apportons,
Les riches gens bien qu'lz ne la supportent
Ce nonobstant de naissance l'apportent.
Apren, apren de ton petit Caton
Que prendre en gré la pauvreté tous nudz
Sommes icy par nature venus.

Tu dis que c'est chose fort miserable :
Bien, mais que soit un mal tout incurable
Je te le nie, & sans dispute obscure,
Dix mille escuz en feront tost la cure.
Si tant voulois rimer pres d'incurable,
Dire pouvois, c'est un mal incroyable :
Ou autrement par cent termes divers,
Sans donner son, & mensonge a tes vers.

Et quand tu dis que ton sot de mary
Tu instruyras, de cela je m'en ry :
Qui as premier ta sentence rendue,
Raison n'est point des bestes entendue.
Mais je te pry quelle necessité
As de te mettre en tel' perplexité ?
En telle honte, en telle mocquerie ?
En tel torment, en telle facherie,
En tel labeur, en tel soulcy & peine
Dont vas doubtant que la fin en soit vaine ?
Mesme attendu que passer tu t'en peulx,
Puys que tu as du bien asse pour deux. [C 4 v^o, p. 40]
Car tu as dict parlant de maint present,
Que l'on te fait, qu'aussi des a present
A tes donneurs toymesmes donnerois,
Et en donnant plus aise tu serois :
Si ce n'estoit que tu doubtes, & crains
Les grans causeurs qui sont de babil plains.
L'on peult doubter qu'en ce disant tu causes,
Quand ne vas pas bien coulourant tes causes.

S'il est ainsi que ja tu as des biens,
Il est certain d'avarice tu tiens :
Quand les poursuis par honte, & peine accroistre,
Faisant en toy le desir d'avoir croistre.
Des biens as donc, & n'as pas suffisance
Tu as chevance, & tu n'as pas constance.
Et ce pendant la petite formis
Qui a l'este sa peine, & son temps mis
A amasser, mieulx que toy se gouverne.

Car tout l'yver repose en sa caverne,
Jouyt du bien, n'espargne sa pictance :
Quand toy tu nas repos, ne jouyssance :
Et ce que n'as quiers tant diligemment,
Comme l'acquis gardes soigneusement.

Mais plus de biens plus d'amys t'acquerront :
S'il te vient mal tes biens te secourront :
Par eulx auras medecins, medicines,
Herbes, unguentz, & exquises racines.
C'est tresbien dict, tes amys apparens
Vouldroient desja, & tes plus grands parens
Tous assister a ton dernier service, [C 5 r^o, p. 41]
Ou pour ta gloire, ou pour ton avarice.
Ilz voudroient ja tous d'un commun accord
Qu'entre tes dens eusses la belle mort.
Ce qui n'est pas de merveille, pourtant
Que n'aymes rien sinon l'argent contant :
Et quiers mary sot, & pecunieux
Plus que scavant, sage, & ingenieux.

Ou as tu leu aussi que les biens feissent
Guerir les gens, & que guerir les puissent ?
Maisons chasteaux, dor & d'argent amas,
Cheines, anneaux, veloux, satin, damas
Ne gueriront leur maistre estant mallade :
Ne rendront goust a sa bouche trop fade.
Puis il est seur que l'on craint de fonser
L'or precieux, on craint le desbourser.
L'avare gent se permet plus tost pendre,
Que ne fait pas un seul denier despendre.

L'or & l'argent instrument de tous maulx,
Donne a lesprit plus de mille travaux.
Craincte de perdre, & craincte d'y toucher,
Comme sacré, & comme sur tout cher.
Craincte qu'on robbe, & pille la maison.
Craincte de glaive, & craincte de poyson.
Car je te dy (& en cela je ne erre)
Poyson n'est breve en un hanap de terre.
Et puy apres avec tison attise,
Te rend en fin du tout insatiable,
Impatiente, & a nul agreable : [C 5 v^o, p. 42]
Fait ton esprit ardent, & diligent
Courir, brusler apres l'or & l'argent,
De quoy ton cueur est l'ardante fournaise.
En tel estat peulx tu estre a ton aise ?

Certes ainsi comme le roide Rosne
Te peult noyer, ou la parfonde Saone,
Ce que ne peult quelque petit ruisseau,
Ne plus ne moins l'amas, & grand monceau
D'or & d'argent, ton esprit noyera :
Et le petit jamais ne le fera.

Voilà comment cueur aux biens arrêté,

Est en d'arger, & hors de liberté.
Voilà comment en pauvreté fuyant
Sur un roseau tu te vas appuyant.
J'ayme trop mieulx pauvre estre de tel bien,
Parqui l'esprit n'est tranquille, ne bien,
Que d'en avoir pour souffrir troublement
En mon esprit, & en corps tremblement.

Le Cerf cornu & par mont, & par val
Gardoit jadis de paistre le Cheval,
Et le chassoit hors des communs herbages,
Jusques a tant que (pour de telz outrages
Avoir secours) a l'homme se rendit.
Adonc le frain premierement mordit,
Mais quand fut loing de son ennemy fier
Luy glorieux, voulant tout deffier
Demoura pris, & fut l'ysse telle
Que frein aux dens, & au doz eut la celle.
Lors sur son doz l'homme d'armes monta [C 6 r°, p. 43]
Et de ses dens le dur frein ne jecta.
Ainsi est il en fuyant pauvreté
Tu te viens mettre en grand captivité,
Entre les laqz de couvoitise vaine :
Tu mordz le frein d'avarice vilaine.
Ta liberté tu laisses en tous lieux
Pour le metal, mais liberté vault mieulx.

Que proffita l'or a Polydorus ?
La grand chevance a Cræsus ? a Cyrus ?
Et l'avarice au roy Laomedon ?
Troye destrucite il receut pour guerdon.
Mais un cueur noble a l'amour pour thresor.
Pource jadis fait grand refus de l'or
Fabricius tresprudent : & si as
Exemple encor de Crates, & Bias.
Dont l'un disoit qu'il portoit tous ses biens :
L'autre jecta dedans la mer les siens :
Pour estre libre, & pour philosopher,
Et beaucoup mieulx en vertu s'eschauffer.

Cela faisoit le dieu Amour en eulx,
Il les rendoit aussi constans & preux
A mespriser tout le bien de fortune.
Qui le corps tue, & l'esprit importune.
Cela faisoit l'amour d'honesteté,
De Vertu, Foy, & vraye Liberté.
Et ce pendant toy d'amytié l'image,
Tu te rendz serve en riche mariage :
Et sur la fin de tes sages propos
Quiers la richesse, & non pas le repos. [C 6 v°, p. 44]
Mais la fin tient de son commencement.
Car je te veulx monstrer evidentement
Qu'en tes propos que tu as premier dictz,
Comme aux derniers tresbien contredis.

Tu dis qu'Amour quant a toy incongneu,
Tu n'as jamais ne pour archier congneu,
Ne de quel boys est son arc, & ses flesches :
Ne scays s'il a chaudes flammes, & seiches.
Tu croys que tout est poesie vaine
Qui nous enchante, ou frenaisie humaine.
Mais nonobstant incontinent apres,
Avec propos bien ample, & bien expres
Vas decrivant ses assaultz, & alarmes :
Ses feuz legers, tresdangereuses armes :
Ses traictz poignans, ses flesches, & ses dardz,
Dont sont armez & luy & ses souldardz.

Ainsi l'as dict, car j'ay bien voulu dire
Tes propres vers qui te font contredire.
On ne peult mieulx battre son adversaire,
On ne luy peult plus grand' injure faire
Que le lier, & pour l'orgueil rabatre,
De tous costez de son baston le battre.
Or donc l'amour, & ses souldardz munis
De feuz, & traictz, grans assaultz infinis
S'en vont livrant en maintes compagnies,
Comme tu dis, & puy l'amour tu nies.
Et puy tu dis que tes ennemys
Qui contre toy en plain camp se sont mis,
Amour en est souverain conducteur. [C 7 r^o, p. 45]
Et puy tu dis qu'il est saint, & menteur :
Et puy tu dis que ton cueur de soy maistre,
Congnoist l'amour sans le vouloir congnoistre.
Et puy tu dis que les gens il martyre
Ce doulx tyrant avecques un fainct rire.
Et puy tu dis qu'amour te faict sommer,
Que te veulx toute encontre amour armer.

Si tu responds que n'entends autre chose
Sinon en toy concupiscence enclose,
Par ce poinct la tu ne m'eschapperas :
Ains de rechef tu te contrediras.
Car en tout lieu tu te fais tant divine :
Tu te congnois, & contre ta poictrine
Sans estre esmeue un jeune homme as tout nud.
Grand don du ciel tu sens en toy venu.
Tu as constance, & tu te fais certaine
D'endurer soif au pied d'une fontaine.
En ton esprit de vray repos trop as :
Tousjours vertu te conduyt pas a pas.

Ainsi l'on voit que d'amour la vigueur,
Et grand' vertu, sans contrainte, & rigueur
Ses ennemys induyt le confesser
En leur propos quasi sans y penser.
Combien que tu ne le fais tel qu'il est :
Il n'est tyrant, mais de secourir prest.
Et tant s'en fault qu'il soit tyrant cruel,

Que du monde est garde perpetuel.
C'est le grand neud indicible, invincible,
C'est le lien immortel, infaillible, [C 7 v^o, p. 46]
Qui toute chose au monde accouple, & lie :
Et jamais rien ne descouple ou deslie.
Il n'est point fainct, mais nud, & sans vesture :
Et tient la clef dont il fait ouverture
Par tout sans cesse en l'universel monde.
C'est le sien traict, dont il gouverne, & sonde
Le cueur de tout : sagette fructueuse,
Qui va tirant par grace vertueuse
De toute essence en lysesse expresses
Incessamment les formes, & especes.
O combien grande est ta divinité !
O combien grande est ta grand' majesté,
Amour qui fais par ta bonté immense
Que toute chose a produire commence !
En toy s'arreste, & en toy se confie,
Par toy germine & par toy fructifie.

 Ce saint Amour gouverne studieux,
Ce saint Amour proviseur curieux,
Ne promet rien, qu'il ne puisse tenir :
N'entreprend rien ou ne puisse advenir.
Et s'il promet l'impossible aisé rendre
(Dont tu te ris[]) le fera sans mesprendre.
Car par son traict, de ce monde la clef,
Facilement de tout cas vient a chef :
Gaigne les cueurs par grace naturelle,
Par sa bonté & douceur eternelle.

 Mais que peult on penser, ny estimer,
Mais que peult on dire, ny exprimer
Plus impossible, incroyable en tout lieu, [C 8 r^o, p. 47]
Qu'un jeune enfant vaincre le plus fort Dieu ?
C'est le Dieu Mars que l'amour suppedite,
Le jeune Amour de stature petite.
N'est ce un grand cas d'une chose mortelle,
Qu'amour en fait une chose immortelle ?
Le jeune Amour, luy seul rend immortel
Facilement ce bas monde mortel.

 Soit donc tousjours ton gros cueur endurcy,
Soit incredule, ignorant tout cecy.

 O Dieu Amour, ceste imperfaicte amye,
 Qui est de toy si perfaicte ennemye,
 Sente le traict doré qui fait amy
 Apollo fier, jadis ton ennemy :
 Non pas celuy plombé, & rebouché
 Dont de Daphne tu as le cueur touché.
 A celle fin que contre Amour armée,
 Ayme tousjours sans qu'elle soit aymée.

Hante le Francois
FIN.

IMPRIME A LYON
PAR SULPICE
SABON.
1543.